

Bulletin des Amitiés Spirituelles

« Comme Jésus nous a aimés,
nous aussi, aimons-nous les uns les autres »

N° 16

Avril 1932

Le Maître Inconnu, Cagliostro

Il y a vingt ans le docteur Marc Haven a publié sous ce titre un grand ouvrage qui s'est trouvé rapidement épuisé. Nous sommes heureux de faire savoir à nos amis qu'il vient d'en paraître une réimpression exactement conforme à l'édition première ; on a, en plus, inséré, comme introduction, un remarquable article où l'auteur explique dans quel sentiment il a publié son livre. (1)



Il était difficile d'écrire une vie de Caglios-

(1) DR MARC HAVEN : *Le Maître Inconnu, Cagliostro. Etude historique et critique sur la haute magie. Ouvrage orné de 18 gravures, portraits, vues ou fac simile de documents.* Paris (Editions Pythagore, rue Séguier). 50 fr. — Albert Legrand a un dépôt de cet ouvrage.

tro. Ses contemporains ne le comprenaient pas ; de son vivant il était considéré comme une énigme ; il provoqua de magnifiques dévouements et aussi de formidables oppositions. Si bien que, depuis maintenant 137 ans qu'il a disparu de la scène terrestre, les calomnies se sont accumulées, les légendes se sont créées et consolidées ; de la sorte, ce qui surnage dans l'esprit non informé, c'est un portrait tout de fantaisie. Rien n'est tenace comme ces légendes ; on a beau faire la preuve qu'elles n'ont aucun fondement, elles subsistent, elles persistent et souvent elles parviennent à s'imposer.

Mais, comme le dit le docteur Marc Haven, « ceux qui ont entendu parfois des paroles de vie, qui ont senti, fût-ce une heure, un monde de mystères les entourer, ne peuvent se contenter de cette notion superficielle ; ceux-là demanderont davantage. »

C'est pour ceux-là que le docteur Marc Haven a écrit son livre ; pour ceux-là et pour tous ceux qui, d'un cœur sincère, cherchent la vérité.

Pour retrouver le vrai Cagliostro, il s'est adressé aux meilleures sources ; il a pu avoir entre les mains tout ce qui, favorable ou hostile, existe concernant le mystérieux personnage. Il s'est surtout servi de documents qu'ont systématiquement laissé de côté les pamphlétaires et aussi les romanciers qui, depuis plus d'un siècle, ont écrit sur Cagliostro : renseignements donnés par des gens ayant été personnellement en rapport avec Cagliostro ; pièces conservées à l'occasion d'enquêtes

officielles ; lettres et requêtes écrites par Cagliostro lui-même ou sous sa dictée.

Parmi ces documents, il en est un qui occupe une place de choix ; c'est le récit d'un homme qui rencontra Cagliostro à Roveredo en 1787 et qui, ni disciple ni ennemi, raconte jour après jour tout ce qu'il vit, entendit ou apprit de Cagliostro pendant les quelques semaines que celui-ci passa dans cette ville. Cet opuscule est connu sous le titre d'*Évangile de Cagliostro*. Malheureusement tous les exemplaires de cette relation qui avaient pu être réunis ont été brûlés par le Saint-Office après la condamnation de Cagliostro. Le docteur Marc Haven a eu la bonne fortune d'en trouver un exemplaire en Italie ; il le traduisit et l'édita en 1910. Le succès de cette brochure fut très grand et depuis longtemps elle est introuvable. Nous ne pouvons que féliciter les éditeurs du grand ouvrage du docteur Marc Haven d'avoir réimprimé, en même temps, le récit le plus remarquable qui nous soit connu d'un témoin oculaire. (1)

Tous ces documents, le docteur Marc Haven les a étudiés, comparés avec une rigueur scientifique qui fait l'admiration du lecteur même le

(1) *L'Évangile de Cagliostro retrouvé, traduit du latin et publié avec une introduction par le Dr Marc Haven. Ouvrage orné d'un portrait hors texte.* Paris (Éditions Pythagore, rue Séguier). 15 francs. — Albert Legrand a également un dépôt de ce volume.

plus habitué aux délicats problèmes de la critique et de l'histoire.

Et, ce considérable travail préliminaire une fois accompli, le docteur Marc Haven a campé son héros. Pour cela il a repris l'un après l'autre les sobriquets dont la haine et la calomnie avaient affublé Cagliostro et, avec une magnifique audace, il en a fait les titres des chapitres de son livre : l'aventurier, l'imposteur, l'escroc, le sorcier, l'empirique, le charlatan, le faux prophète, l'exploiteur de la crédulité publique, le profanateur du seul culte vrai, l'esprit des ténèbres.

Il n'est pas besoin d'ajouter que la simple lecture de ces pages brûlantes d'une flamme qui se communique, inspirées par la passion du vrai, suffit à volatiliser, pour tout esprit non aveuglé par le parti pris, tout ce qu'ont pu accumuler l'envie et la mauvaise foi sur l'une des figures les plus nobles qu'il a été permis aux hommes de contempler.

Grand dès le commencement du premier chapitre, Cagliostro ne cesse de grandir aux yeux du lecteur jusqu'à l'apothéose : son martyr à Rome.

Essayons de donner un aperçu de cette prestigieuse histoire.



Le comte de Cagliostro apparut en 1776, à Londres, à l'âge d'environ trente-trois ans. Et

immédiatement on voit les traits les plus apparents de sa déconcertante personnalité : son indépendance d'allures, son mépris des mondanités, la noblesse de ses manières, la simplicité de son extérieur, la puissance mystérieuse qui rayonnait de lui ; on le voit accueillant aux malheureux qui sans fin l'assaillaient de leurs sollicitations, acceptant, recherchant même les tâches que les autres repoussent, labourant, ensemençant, puis laissant à autrui la moisson. Sa générosité attira de nombreux parasites et il se trouva, parmi ses obligés, des gens sans foi ni loi qui le firent emprisonner pour des dettes qu'eux-mêmes avaient contractées vis-à-vis de lui.

Cagliostro quitta l'Angleterre injuste, ingrate et inhospitalière et se retira à Mitau où, pour la première fois, il se montra possesseur de pouvoirs inconnus, réunissant en lui les prodiges de tous les êtres exceptionnels : thaumaturges, guérisseurs, alchimistes, sans être d'aucune de ces classes en particulier.

Ensuite il alla à Saint-Pétersbourg, à Varsovie et à Strasbourg où il se consacra à la pratique de la médecine, soignant tous ceux qui venaient à lui. Et l'on croirait, en lisant les récits enthousiastes de ces libérés ou des témoins de ces cures miraculeuses, entendre par avance ce que d'autres témoins émerveillés ont dit, à une époque plus récente, de cures toutes semblables ; on y trouve d'ailleurs les mêmes antipathies intéressées ; si Cagliostro ne fut pas poursuivi pour « exercice

illégal de la médecine », c'est qu'alors la chose n'existait pas encore. Et, lorsque Cagliostro quitta Strasbourg, les pauvres gens dirent une parole qui fut répétée dans d'autres circonstances, en un temps plus rapproché de nous : C'est le Bon Dieu qui s'en va !

A Lyon, Cagliostro entra en relation avec la maçonnerie qui était « le seul organisme vivant de l'époque » ; on y trouvait, « malgré l'inégale netteté de vision du but à atteindre, un même désir de vérité, de savoir et de justice, une même jeunesse d'aspirations », à tel point qu'au commencement du XIX^e siècle, on comptait dans le monde 137.675 loges actives comprenant 21.300.000 membres. Mais il manquait une direction spirituelle, une connaissance du but comme de l'origine d'un tel mouvement. Dès longtemps déjà Cagliostro pensait à infuser l'esprit chrétien à cet organisme jeune et actif. A Lyon il trouva le milieu le plus convenable à l'accomplissement de ce projet. Le docteur Marc Haven a ici des pages très intéressantes sur l'esprit lyonnais qu'il a pu mieux que beaucoup d'autres connaître et apprécier ; celles qu'il consacre à l'activité de Cagliostro sont parmi les plus attachantes de son livre.

En plein succès, en pleine gloire, entouré de dévouements admirables, Cagliostro quitta brusquement Lyon et se rendit à Paris où il s'installa dans l'hôtel de la marquise d'Orvillers, que l'on peut voir encore rue Saint-Claude, à l'angle du boulevard Beaumarchais. Il continua l'enseignement qu'il

avait donné à Lyon et, par une innovation hardie pour l'époque, il plaça parmi ses disciples la femme au même rang que l'homme ; il voulut l' « élever à la conception du vrai et du bien », la faire « participer à l'œuvre de la régénération ».

En 1785 éclata l'Affaire du Collier. Cagliostro, bien qu'absent de Paris tout le temps que l'affaire s'était organisée et déroulée, fut inculpé et enfermé à la Bastille ; sa femme y fut également incarcérée et ne fut libérée, au bout de sept mois, que parce qu'elle était tombée malade en prison. Après plus de neuf mois de détention, Cagliostro fut relâché parce qu'on reconnut qu'il n'y avait contre lui aucune charge. Il allait se réinstaller dans sa maison — qui avait été complètement pillée — et reprendre son apostolat lorsque, douze heures après son élargissement, on vint lui apporter, au nom du roi, l'ordre de quitter Paris sous vingt-quatre heures et le royaume sous trois semaines, avec défense d'y rentrer jamais.

Cagliostro partit donc pour l'Angleterre. Des milliers de personnes l'accompagnèrent à Boulogne où il s'embarqua. Nous ne pouvons résister au désir de citer les derniers mots qu'il écrivit au moment de son départ :

« Français, nation vraiment généreuse, vraiment hospitalière, je n'oublierai jamais ni l'intérêt touchant que vous avez pris à mon sort ni les douces larmes que vos transports m'ont fait répandre... Un seul jour de gloire et de bonheur

m'a dédommagé de mes longues souffrances... Habitants de cette heureuse contrée, peuple aimable et sensible, recevez les adieux d'un infortuné, digne peut-être de votre estime et de vos regrets. Il est parti, accoutumé à se soumettre sans murmurer aux volontés des rois. Il est parti, mais son cœur est resté parmi vous. Quelque région qu'il habite, croyez qu'il se montrera constamment l'ami du nom Français. »

A Londres, il fut poursuivi par la haine de ceux qu'il avait démasqués lors du procès du Collier. Il y eut contre lui des campagnes de presse, de ces calomnies dont on dit et dont on espère qu'il en reste toujours quelque chose, même des tentatives d'assassinat.

De Londres, Cagliostro s'en alla, par la Belgique, à Bâle, puis à Bienne où il avait de bons amis. Chez eux, il put de nouveau recevoir un grand nombre de malades. Mais l'animosité des médecins l'obligea à quitter la ville.

Telle est, dans son aspect le plus extérieur, cette vie extraordinaire qui s'est déroulée, toute de bonté, de dévouement, de sacrifice, dans les milieux les plus divers, à la cour des rois, chez les princes, parmi les savants, les mystiques, les littérateurs, comme dans le peuple, au fond des tavernes ou dans les mansardes.

Voici maintenant la dernière étape de ce qui fut un long calvaire.

De Bienne, Cagliostro se rendit à Trente, puis à Rome.

Il continua dans la Ville éternelle son apostolat d'illumination et de charité. Mais, sept mois après son arrivée il fut arrêté, ainsi que sa femme, sur l'ordre de la congrégation du Saint-Office, comme franc-maçon ; une Bulle de Clément XII, en date de 1738, interdit en effet l'affiliation à la Franc-Maçonnerie, sous peine de mort exemplaire. Il fut enfermé au château Saint-Ange et mis strictement au secret ; puis, un an et demi plus tard, transféré à la forteresse de San-Leo, près d'Urbino. Là eurent lieu ses interrogatoires, pour lesquels on usa des procédés habituels de l'Inquisition : insinuations, menaces, dépositions de faux témoins, torture. N'obtenant de lui rien qui pût le compromettre, ses juges agirent sur la comtesse par intimidation, promesses et menaces et la malheureuse prisonnière sans guide, voulant sauver son mari, fut habilement amenée à dire ce qu'il fallait pour le perdre. Le pape en personne parut aux débats, chose sans exemple et qui montre l'importance politique que le souverain pontife attachait à cette affaire. Finalement Cagliostro fut condamné à la prison perpétuelle à San-Leo ; et, même après la sentence rendue, il fut à nouveau soumis à la torture. C'est là qu'il fut assassiné. Il mourut le 26 août 1795, d'après les dires de ses gardiens. La comtesse de Cagliostro, enfermée dans un couvent, mourut aussi vers la même époque, on ne sait comment.

Dans ces derniers chapitres de son œuvre, le docteur Marc Haven atteint une extraordinaire

puissance d'émotion, sans procédé littéraire, par le seul récit, objectif à force d'être sobre, de ces douloureux événements. Les pages où il retrace la fin de la vie de Cagliostro « apportant la Lumière jusqu'au pied du Vatican qui la repoussa et l'éteignit dans le sang de l'apôtre », ces pages sont parmi les plus poignantes qu'il soit possible de lire.



Enumérer les enseignements de ce magistral ouvrage serait illusoire et d'ailleurs inutile. Chaque lecteur y trouvera, en lumières, en certitudes, en forces, ce qu'il peut y trouver.

Nous nous bornerons à deux remarques.

Le sous-titre du livre est : Etude historique et critique sur la haute magie. Il faut être reconnaissant au docteur Marc Haven de n'avoir donné nulle part une définition théorique et abstraite de la haute magie. Mais le lecteur qui, grâce à son ouvrage, voit vivre sous ses yeux « le divin Cagliostro » entrevoit peu à peu au cours de sa lecture, comprend par la méditation de cette vie surhumaine ce qu'englobe ce terme de haute magie.

En second lieu, la vie de Cagliostro est, entre beaucoup d'autres choses, une illustration pathétique de cette vérité que c'est la souffrance seule qui rend possible le progrès, le progrès collectif comme le progrès individuel. Au mépris de toute justice Cagliostro fut enfermé à la Bastille. Cette infamie a fait déborder la coupe déjà pleine

des iniquités. Trois ans plus tard la Bastille était prise et l'odieux système des lettres de cachet était aboli. De même le meurtre de Cagliostro couronnant un martyr de quatre ans et demi dans les cachots de l'Inquisition a été le coup de grâce donné au pouvoir papal. Dix-huit mois plus tard, le général Dobrowski, lieutenant de Bonaparte, faisait sortir de leurs cellules les prisonniers du Saint-Office, après quoi il faisait sauter la forteresse de San-Leo ; l'année suivante le pape était exilé. Et, depuis un siècle, nous voyons l'humanité s'avancer, libérée peu à peu par le sang des martyrs, sur la voie du culte en esprit et en vérité.

★★

Les anciens abonnés de notre revue et les lecteurs de notre Bulletin savent que nous n'avons jamais abusé, en parlant des productions de l'esprit humain, du mot chef-d'œuvre. Cette réserve ne nous donne que plus de force pour déclarer que l'ouvrage du docteur Marc Haven est, dans le sens le plus complet de ce terme, un chef-d'œuvre, chef-d'œuvre non seulement par la noblesse du sujet, mais par l'élévation spirituelle de son auteur, par sa probité scientifique, par sa forme littéraire, par l'altitude où il emporte avec lui son lecteur.

La Guérotte

La Guérotte, le dernier chien de Sédir, vient de mourir.

Il serait tout à fait déplacé de faire ici l'oraison funèbre d'une bête si nous ne nous souvenions des paroles émues que notre grand Ami écrivait sur le fidèle compagnon de sa solitude :

« Te voilà, mon bon chien, tout haletant de joie ; dès le seuil tu commences cet amble infatigable dont tu dérouleras jusqu'au soir autour de moi les anneaux vigilants. Tu ne sais pas où je vais ; mais, pourvu que tu accompagnes ton maître, ton cœur est allègre. Et tu me seras reconnaissant de ma maigre sollicitude, et tu ne dormiras qu'à demi, pour être plus vite prêt à me défendre et à mourir pour moi.

« Tu me fais honte, mon bon chien, moi qui me vante d'appartenir au Maître des Bergers. Combien plus mon Maître n'a-t-il pas de prévenantes tendresses pour moi que je n'en ai pour toi ! Comme ma rechignante paresse est laide en face de ton zèle émouvant !

« Moi qui prétends rabattre vers cet Unique Berger les agneaux perdus et les brebis indociles, comme je suis loin de ton zèle, mon chien aux yeux si beaux ! Quand mépriserais-je comme toi la fatigue, le sommeil, et la soif et la faim ? Quand aimerai-je le dur travail ? Quand

saurai-je enflammer mon indolence, assouplir mon humeur ; concentrer mes forces, distraites ? Quand pourrai-je sourire également à l'indifférence, à l'ingratitude et à l'insulte ? »

C'était une chienne briarde qui avait inspiré ces humbles et nobles pensées. Et maintenant elle est partie, elle aussi !

Beau spécimen de cette vieille race française à laquelle Sédir avait spécialement consacré une longue étude, toute positive du reste et nullement mystique, la Guérotte était une même entité qui, sous différents aspects, demeurait toujours auprès de lui. Il aurait donc pu souligner dans cet ouvrage le rôle spécial, providentiel même, que le chien prend souvent aux côtés de l'homme. Nous l'avons souvent entendu parler dans ce sens par la suite ; mais il n'a fait, en ces pages du « Chien de Brie », que rappeler l'aristocratie de l'animal vis-à-vis de ses congénères à quatre pattes. C'est pour cela que, dans l'ouvrage de Sédir, ouvrage posthume bien que notre Ami l'ait entièrement revu lui-même, nous avons tenu à ce que figure en bonne place l'image de la chère et fidèle Guérotte.

Ce témoin résigné des derniers jours que notre Guide a passés ici-bas, dort en un coin de terre aimé. Et, en rappelant discrètement l'humble présence qui se tenait, silencieuse et attentive, auprès de celui à qui nous devons tant, nous nous souvenons que Sédir, comme certains imagiers du

Moyen Age, a bien souvent signé ses écrits en désignant un chien de berger de Brie !

Grand symbole, en effet. Car il était bien auprès du divin Berger à la houlette cruciforme le chien diligent qui rassemble les troupeaux en danger. Nous sommes là pour l'attester.

Mais, trop petits pour le remplacer, devenons maintenant, et suivant le texte que nous avons transcrit plus haut, ses chiens obéissants et prêts à rassembler d'autres brebis, d'autres troupeaux qui ne demandent qu'à rentrer, eux aussi, au bercail !

La Résurrection

« Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort. Et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. » (Jean XI, 25. 26)

Rien n'est impossible à Dieu. L'homme de foi n'a aucune difficulté à croire à la résurrection de Jésus, à celle de Lazare et à celles opérées par les apôtres. Le Seigneur tout-puissant, qui a créé les univers et donné la vie à des milliards d'êtres, serait-il incapable de la redonner à un corps inanimé ? La réponse à une telle question ne peut faire l'objet d'un doute.

Le mystique ne s'embarrassera donc pas du soin de rechercher les preuves de la résurrection du Christ, pour étayer sa foi en Lui. Il n'examinera pas si les prophètes de l'Ancien Testament et Jésus Lui-même ont prédit cette résurrection, si elle a été constatée par Marie-Madeleine, puis par les apôtres à diverses reprises et par les cinq cents disciples réunis ; si elle a été toujours la base de la foi chrétienne, depuis la primitive Eglise. Il ne s'arrêtera pas à considérer l'authenticité indiscutable des Evangiles. Pour lui, il trouve ses certitudes ailleurs et quelles certitudes !

L'exégèse savante ne fait que nourrir l'orgueil mental et, par conséquent, éloigne de la pauvreté en esprit, indispensable pour la descente de la vraie foi en nous.

Laissons donc ces études compliquées et considérons le fait capital de la résurrection, au point de vue de sa réalisation dans nos âmes, point de vue que le Sauveur nous révèle Lui-même dans le verset cité en exergue :

« Je suis la résurrection et la vie, dit-il à Marthe, au moment de ressusciter Lazare. Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort, et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. »

Méditons ces paroles lumineuses et nous y trouverons la clef du mystère de la régénération.

« Celui qui croit en moi vivra. » Par cette affirmation le Maître semble faire consister le salut exclusivement dans le fait de la foi.

Auparavant, aux Juifs qui Lui demandaient : « Que devons-nous faire pour réaliser les œuvres de Dieu ? » n'a-t-Il pas répondu : « L'œuvre de Dieu, c'est que vous *croyez* en Celui qu'Il a envoyé. » (Jean VI, 29) « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui *croit* en moi a la vie éternelle » ? (id. VI, 47)

Les tenants de la doctrine que la foi seule justifie s'appuient sur ces versets et d'autres analogues, pour étayer leur opinion. C'est qu'il y a malentendu, dans leur esprit, sur la portée du mot « foi », comme nous allons le voir. Après avoir dit : « Celui qui *croit* en moi vivra », le Seigneur ajoute : « Et quiconque *vit et croit* en moi ne mourra jamais. » Il faut donc non seulement croire, mais vivre dans le Christ. N'a-t-Il pas déclaré ensuite : « Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort » ? (Jean VIII, 51)

C'est que la foi qui n'est pas vivifiée par les œuvres n'est pas sincère. C'est une tartuferie, qu'on nous pardonne l'expression. Comment peut-on prétendre croire, quand, par sa vie, on inflige un perpétuel démenti à la foi ? Serait-il vrai que je crois en Dieu, Créateur omniprésent, par Qui tout existe et par la permission de Qui tout arrive, Qui prend soin du moindre vermisseau, et Qui peut instantanément toutes choses, si je tremble devant le moindre danger, si je crains, tout le temps, de manquer du nécessaire, si je refuse d'aider mon frère actuellement dans le besoin, de peur d'y tomber moi-même, plus tard, cependant

que j'ai, peut-être, de quoi me suffire pour des mois ?

Je ne me laisserais certainement pas aller à la colère contre mon prochain, pendant que nous sommes, tous deux, en présence d'un grand de ce monde. Et cependant je m'y laisse aller à tout instant, en prétendant croire que Dieu me voit et m'entend !

C'est donc que je n'ai pas la vraie foi ; elle n'est, chez moi, qu'une adhésion du mental à un credo que j'accepte, tant qu'il ne dérange pas mes habitudes et mes faiblesses et que je rejette, en fait, dès qu'il comporte des sacrifices que je ne veux pas m'imposer.

Non, la foi dont parle Jésus, celle « dont un grain de sénevé suffit pour transporter les montagnes », n'est évidemment pas ce qu'on entend ordinairement par ce mot et qui n'est qu'une opinion commode, adoptée sans trop de réflexion et sans qu'on se croie obligé d'aller jusqu'aux conséquences pratiques qu'elle comporte.

Le criterium de la foi vivante est le sacrifice, donc l'œuvre bonne, l'abnégation de soi. Elle est, d'ailleurs, une vertu surnaturelle que les efforts de l'intelligence seule ne peuvent pas procurer. Notre raison, conditionnée dans l'espace et le temps, ne peut saisir que ce qui rentre dans les cadres de l'espace et du temps, c'est-à-dire dans la Nature ; l'Absolu lui échappe, le Surnaturel la dépasse ; elle ne peut pas L'êtreindre, mais Lui peut Se révéler librement à qui Il veut, car Il est

le Maître. Or Il Se révèle aux humbles et aux pauvres en esprit, à ceux qui ont reconnu le néant d'eux-mêmes et de leur savoir ; à ceux qui ont fait taire les dernières voix d'orgueil de la volonté personnelle, par une obéissance totale à la volonté divine, qui ont mâté l'orgueil de la raison, par une foi nue qui se passe de preuves, qui n'est pas appuyée sur des arguments.

Exiger des signes pour croire, c'est mettre son intelligence au-dessus de celle de Dieu ; c'est rendre impossible, par le fait même, la réception de la foi, en opposant une fin de non-recevoir à ce que, précisément, l'on désire obtenir. On prétend chercher l'Absolu et on veut Le circonscrire, à l'avance, aux bornes étroites de notre compréhension, au lieu d'attendre que Lui-même veuille bien Se révéler à nous. C'est un peu la quadrature du cercle que l'on tente de réaliser ; comment l'inférieur, le limité pourrait-il embrasser l'Infini ?

L'humilité est donc indispensable et nous n'y arrivons que par les œuvres de l'amour fraternel qui détruit peu à peu l'orgueil dont nous sommes tout pétris, en nous dépouillant de la préférence instinctive et incoercible que nous avons pour nous-mêmes. C'est en nous essayant au soulagement du prochain que nous expérimentons combien nous sommes loin de cette humilité, combien nous manquons d'amour pour les autres et jusqu'à quel point nos sentiments sont souvent ceux de la bête fauve. Nous éprouvons alors le repentir, commencement du chemin qui mène à

Dieu ; l'enfant prodigue se décide à retourner vers la maison paternelle, c'est-à-dire vers le domaine de la foi.

D'où l'on peut conclure que la vraie foi est inséparable de l'humilité et de la charité et que, sans elles, elle ne justifie pas. De même, la justification par les œuvres seules ne serait pas efficace, car il y manquerait l'élément surnaturel ; la bienfaisance ne suffit pas au salut. Des œuvres apparemment bonnes peuvent, en effet, être inspirées par l'orgueil du moi, par la satisfaction personnelle de se savoir meilleur que d'autres et le secret espoir d'en être récompensé ; ou enfin, par une certaine attitude stoïcienne qui cache une déification de soi. Le disciple authentique ne suppose aucune récompense pour lui : il se sacrifie par amour. Il ne conçoit de ses travaux aucune fierté ; il sait que c'est Dieu l'auteur de tout bien ; son moi est réduit à un simple instrument d'obéissance et il rapporte au Ciel tout ce qu'il arrive à faire d'utile aux autres.

Une telle humilité n'est pas une attitude artificielle ou hypocrite ; elle est sincère, profondément vraie, car le mystique, dont le regard intérieur est illuminé par la Grâce, voit que c'est Dieu qui vit au fond de chacun et qui fait tout le travail positif du grand œuvre de la régénération ; ne s'attribue pas de mérite. Au contraire, il sait, par l'expérience de ses chutes et de ses fautes inévitables, que, laissé à lui-même, il ne pourrait que se

perdre et perdre un grand nombre d'êtres autour de lui.

Sachant cela, il se réfugie dans le réduit de la pauvreté spirituelle. Et plus il s'abaisse, plus clairement lui apparaît l'action divine en lui et hors de lui ; ses yeux béatifiés ne peuvent soutenir un tel éclat et, débordant de reconnaissance, il se prosterne dans la poussière et adore. Et aussi plus il se dépouille, plus il est comblé par son Seigneur. Tel est le processus de la régénération, par lequel, insensiblement mais inlassablement, le Verbe divin Se substitue au disciple dans tous ses organes, jusqu'au jour où ce dernier pourra dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. » (Saint Paul)

Cette régénération est une résurrection ; car c'est une rénovation de tout l'être, par laquelle une nouvelle vie selon l'Esprit, selon la Lumière, remplace l'ancienne, celle de la matière, qui n'était que ténèbre, qu'un simulacre de vie.

C'est ainsi que l'on peut comprendre les paroles de Jésus qui sont d'une vérité objective, quand Il S'écrie : « Je suis la résurrection et la vie ! » (Jean XI, 25) et encore : « Je suis le pain vivant, qui suis descendu du Ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, est ma chair pour la vie du monde. » (id. VI, 51, 52) « Car ma chair est vraiment nourriture et mon sang est vraiment breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang

demeure en moi, et je demeure en lui. » (id. VI, 56, 57)

Et le Maître a bien spécifié qu'il fallait comprendre ces paroles, non selon la lettre, mais d'après l'esprit, car, connaissant en Lui-même que Ses disciples murmuraient à leur sujet, Il a ajouté : « C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai adressées sont esprit et vie. » (id. VI, 64)

Il ne s'agit donc pas, là, de la transsubstantiation matérielle du pain et du vin au corps et au sang du Christ, mais bien de la régénération mystique dans laquelle tout l'être du disciple est renouvelé, y compris ses organes matériels.

La différence de cette régénération avec la résurrection de Jésus, c'est que celle-ci s'est faite immédiatement, parce qu'Il est parfait dès l'origine, tandis que celle du disciple se fait lentement, au fur et à mesure de sa purification. L'autre différence capitale, c'est que Jésus triomphe spontanément de la mort, étant Lui-même le Principe de la Vie et de toutes choses, tandis que la nouvelle naissance du mystique se fait par la grâce et par l'action du Fils unique en lui ; c'est pourquoi il demeure dans la profonde conviction de son propre néant.

Telles sont les réflexions que peut nous suggérer ce glorieux anniversaire des fêtes pascales. Nous qui aspirons à devenir des disciples, convenons également de notre totale ignorance et de

notre radicale incapacité et travaillons de toutes nos forces, par amour pour Celui qui est
« la Résurrection et la Vie ».

Fresques et Vitraux .

L'Ame des Fresques : le Peuple

Il a toujours trimé, dans l'ergastule, sur la glèbe, et parmi l'enfer haletant des machines ; en tous lieux où règne le travail, lutte multiforme contre les inerties, triomphe de la vie sur le néant. Œuvres accumulées des bras et des cerveaux, étapes du progrès humain, innombrable Odyssée qui monte des sombres drames de la préhistoire, du rapt du feu, jusqu'à la capture de toutes les énergies, jusqu'à la prospection des champs stellaires, où cheminent d'autres humanités.

Il a toujours souffert, dans sa chair, dans sa pensée, dans son cœur.

Chargé de chaînes, labouré par les épidémies, la pauvreté, les famines, fauché par les cataclysmes et les guerres, écrasé dans ses révoltes, torturé par ceux qui parodient la justice et la mansuétude, il est l'éternel piétiné.

Sa pensée étouffait dans la nuit des siècles d'ignorance, haletait sous l'étreinte froide des pré-

jugés, des scolastiques, des credos imposés ou déformés, dont la lettre avait tué l'esprit.

Et son cœur saignait de voir souffrir les êtres chers et, selon d'apparentes injustices, tant de frères en humanité.

Mais en lui saigne une blessure plus profonde ; car il aspire, depuis toujours, à une vie plus haute, où régneraient la justice et la bonté. Voilà son caractère essentiel, et le signe de sa vraie grandeur.

L'heure du bien-être sonnerait-elle pour tous, que son être profond resterait inassouvi. C'est qu'au delà de sa chair, de sa pensée, de son cœur périssable, subsistent en lui de lointaines, de tenaces réminiscences, d'incurables, d'impérieuses nostalgies, des trésors insoupçonnés de ferveur, d'enthousiasme, d'héroïsme généreux.

Il porte en son vaste sein l'intuition, le besoin, le souffle libérateur de la Vie divine dont il est le dépositaire, et qu'il réalisera pleinement, aux jours radieux du Royaume de Dieu sur la terre.

Voilà ce qui le fait Peuple. Il est l'immense aspiration, à travers le travail et la souffrance, l'irrésistible poussée du Désir vers le bonheur total et pur, vers le bonheur pour toute l'humanité enfin régénérée, vers les cimes étincelantes où nos plus hautes conceptions de la Justice, de la Liberté, de l'Amour ne sont que des brouillards du matin accrochés aux flancs des monts.

Ce qui fait un homme Peuple, ce n'est donc pas l'habit, ni le niveau social. La populace, qui nourrit de rapines ses bas instincts, n'en est que la lie. Mais aussi l'homme qui se croit supérieur pour avoir reçu de vagues connaissances et des idées toutes faites, qui se guinde et se fige dans les systèmes et l'orgueil, passe au camp des Pharisiens. Et que dire du trafiquant, qui calcule et s'agite pour accaparer les fruits du labeur des autres ? et du démagogue, qui singe et flatte le Peuple, pour mieux l'exploiter ? La foule elle-même n'est pas plus le peuple, qu'un entassement de notes ne serait une symphonie.

La blouse et la cotte cachent souvent des cœurs qui ne sont pas encore du Peuple, ou qui n'en sont plus. Par contre, les habits constellés de gemmes, l'or, la puissance et la gloire peuvent ne pas gâter certaines natures d'élite, qui restent simples et fraternelles. Pasteur à son apogée est plus simple que tel petit employé gonflé, infatué de ses lectures mal digérées, qui s'écoute pontifier dans les cénacles, et méprise les ignorants. Pasteur est resté Peuple, le faux savant s'en éloigne.

Ainsi le riche bienfaisant, l'éducateur vrai, le savant, l'artiste, le poète, l'apôtre, tous ceux qui travaillent avec leur pensée, avec leur cœur, sont du Peuple ; ils en sont l'avant-garde.



C'est qu'ils ont tous compris, la noblesse

du Travail, plein de pensées, éclatant de germes, et portant dans ses flancs l'Avenir.

« Mais la foule des travailleurs ne pense pas ! » disent les superficiels, qui ne voient pas l'idée sans l'enveloppement des paroles.

C'est qu'ils ne savent pas écouter, de ces humbles, le silence plein de vie profonde, de présences radieuses.

Ils n'ont pas observé l'artisan, épiant les moindres caprices de la matière, les lois les plus subtiles de chaque substance, les nuances les plus délicates de couleurs, de contact, qu'il doit modeler pour imposer la forme primitivement conçue ; le maître et servant de la machine, rusant avec la bête aveugle, qui siffle et gronde, prête à le broyer ; domptant les forces qui l'étreignent de leur ronde infernale, se redressant enfin, le soir, libre du joug brutal, pour reprendre sa stature d'homme ; le tâcheron, qui doit savoir cent métiers ; le manoeuvre même, calculant à chaque minute le jeu de ses forces, la balistique de son effort, pour accomplir un travail de brute, et tourner la meule sans fin.

Ils n'ont pas entendu le carrier parler de la pierre vivante, qui a des fibres, des pores, une peau tannée par le temps ; qui naît, qui vieillit et meurt ; et pleure ou chante sous le pic ou le ciseau.

Ils n'ont pas saisi le regard dont le bûcheron, à certaines heures, enveloppe les arbres, les beaux géants de la forêt, ses frères magnifiques et malheureux, victimes comme lui, esclave et bour-

reau, de la rapacité des maîtres de la terre, de l'implacable lutte pour la vie.

Ils n'ont pas vu comment le paysan regarde la glèbe fraîchement labourée, montrant à nu sa chair opulente et féconde ; comment il écoute s'ouvrir les germes, monter les sèves, « se nouer » les fleurs fécondées, mûrir les lourds épis dorés ; comment il épie les caprices du vent, du soleil, de la pluie, de l'orage ; quelle grandeur sacrée il confère aux moindres gestes, aux animaux pensifs, aux paysages familiers, par l'ancestrale communion de l'homme et de la terre éternelle.

Ils n'ont pas contemplé, dans les pourpres du soir, le berger ramenant son troupeau, le paysan dans le vieux sentier, le pêcheur sur les grèves, qui semblent emporter, dans les plis de leur visage et de leurs habits poudreux, l'âme de la montagne, de la sylve ou de la plaine, et de l'immense océan. Si humbles, si fraternels, si grands, que l'on croit voir en eux, sous les premières étoiles, battre le cœur du monde.



Et, vue d'ensemble, quelle montée épique ! Ces foules de travailleurs, venues du fond des âges et du fond des solitudes, se groupant, s'organisant, scandant leur effort au rythme des saisons et des jours, et des plus vastes comme des plus subtiles pulsations de la vie planétaire ; affrontant la colère des monstres et des éléments déchainés ; pliant à

leur volonté toutes les espèces vivantes ; tirant du roc, de la sylve et de la lande la pourpre et l'or des moissons, les gammes sans fin de fruits, de fleurs, de parfums, la splendeur des architectures, l'élégance des meubles, la souplesse chatoyante des étoffes, et puis la faune innombrable des machines puissantes ou délicates, le clavier magique des ondes, et les enchantements sans nombre des formes et des couleurs, des vivantes lumières, de la Musique divine.



Mais les peuples n'ont pu suivre ces larges pistes qui montent des bas-fonds de l'animalité jusqu'au seuil de la Cité céleste, que grâce aux lumières mises de place en place, sur leur route, par les prospecteurs de l'Inconnu.

D'avoir tant édifié par ses humbles moyens, le Travail reçoit, d'étape en étape, la greffe mystérieuse du Génie, réponse divine à la multiple prière de l'effort quotidien.

Le génie ne naît pas de toutes pièces, armé de pied en cap, dans un cerveau. Il vient dans certain peuple qui, par son travail tenace de chaque jour, a créé les organes nécessaires à la gestation, à la croissance, au rayonnement de l'œuvre. Tel peuple, tel génie. Et les nations en décadence, qui s'enlisent et meurent dans la paresse et le vice, peuvent engendrer

*encore de beaux talents, dernier chant du cygne ;
mais elles ne reçoivent plus la visite fulgurante, et
féconde, et libre, de l'Esprit.*

Le Christ dans la Ville

Une foule enfiévrée fourmillait dans les rues, débordant des trottoirs, et la longue théorie des véhicules avançait par saccades, parmi le vrombissement des moteurs, le grincement des freins, les appels de corne. Spectacle habituel de Paris aux heures de sortie des bureaux et des ateliers où la géhenne de la vie moderne, la dure contrainte des progrès factices apparaissent plus âpres.

Soucis, travaux et misères, trames des jours, se hâtaient ainsi emmêlés sous un ciel en grisaille, chacun portant, avec son destin, ce signe de préoccupation angoissée et roidie qui est bien la marque dominante de notre temps.

Les autobus en prenaient par grappes, d'autres descendaient sous terre vers un logis lointain, d'autres encore, comme tenaillés de démons invisibles, couraient aux carrefours.

Dans le lointain de la vaste avenue, le tourbillonnement quotidien s'atténua, s'arrêta, tandis qu'aux croisements se bloquaient les voitures et que, comme une longue ondulation, le

rythme fiévreux de la foule s'immobilisait lentement, de proche en proche.

Cependant, aucune de ces marques d'impatience si promptes à Paris devant un encombrement imprévu, mais bien plutôt un étonnement déférent et cette curiosité respectueuse qui meut la foule au passage d'un souverain, avec, en plus, quelque chose d'autre venant du cœur.

Une charrette rustique montait l'avenue au pas égal d'un cheval que conduisait, assis sur le côté, jambes ballantes, un vieil homme au teint hâlé.

Et c'était bien un Roi, en effet : entre les ridelles, sur un lit de paille, gisait un grand Christ, cloué sur la croix.

Devant le poignant spectacle, toujours vivant, toujours actuel, toujours présent depuis tant de siècles, les préoccupations d'affaires, les inquiétudes du pain quotidien, les obsessions morales s'estompaient et s'évanouissaient, faisant place à d'anciens souvenirs remontant du tréfonds des consciences, dévoilant une lumière étouffée ou suscitant une soif inconnue.

Quelques femmes se signaient comme en secret. A d'autres montaient aux lèvres des bribes de prières oubliées. Et des yeux suivaient longtemps l'Agonisant dont le supplice porte toutes les misères du Monde, dont les bras étendus ne cessent pas de promettre une consolation infinie.

A ce Mystère éternel, surgi ainsi en plein Paris, s'ajoutait celui du pauvre équipage. D'où

venait-il, et où le menait d'une marche lente et sûre ce vieux paysan ? Sans doute le Christ avait-il voulu que ce jour-là Son image fût plus proche encore de la multitude et mêlée à elle, pour rappeler Son éternelle présence et reconforter celles des âmes qui voudraient bien L'apercevoir.

Dépouillé de tout ce que l'homme a cru devoir ajouter d'humain à Sa grandeur, seul dans la ville immense, sans prêtres, sans cierges ni encens, sans cortège, pour que rien ne s'interposât entre Lui et les cœurs.

Par contraste, certains évoquaient les coutumes d'autrefois où le Fils de Dieu était glorifié au grand jour ; munificence des processions se déroulant dans les villes lors des fêtes ou des épreuves, avec le long cortège des prélats, des collèges sacerdotaux, des corporations bannières en tête, suivant de saintes reliques rutilantes de pierreries, et tout un peuple à genoux parmi le chant des cloches ; ou bien les naïves processions dans les campagnes, un enfant de chœur portant la croix, un vieux prêtre et la pieuse suite des laboureurs, des vigneronns et de leur famille, la croix oscillait au-dessus des terres et la houle des blés dorés se courbait au passage de l'ostensoir.

En ces jours, la Croix magnifiée était associée aux fêtes de l'homme, la Vierge intercédante et le Christ éloignaient les calamités, et, par la médiation du Ciel, les champs eux-mêmes participant aux prières des croyants, la Nature se faisait plus clémente.

Mais, cette fois-ci, l'humble paille était l'or des baldaquins, le rideau gris du ciel, tendu entre les toits, remplaçait le dais de pourpre, comme si le Christ eût voulu que rien ne fût entre Lui et le Ciel, qu'implorait la tristesse infinie de Ses yeux.

Tout proche aussi Il était de tous ces hommes pour émouvoir plus directement leur amour dans l'attitude éternelle de Son sacrifice.

De Sa bouche agonisante les muettes et divines paroles retentissaient dans les cœurs : « Voyez, je souffre pour vous, je demeure avec vous par delà les temps, vous aussi, chargez-vous de ma croix ; comme je vous aime moi-même, aimez-vous les uns les autres... »

Les élans silencieux qui montaient vers Lui, au passage, étaient de ceux que le Ciel aime : spontanés, libres. Certains se sentaient allégés et réconfortés d'une consolation indicible ; pour d'autres, c'était le dur retour sur eux-mêmes et la purification des repentirs ; en ceux qui ne comprenaient pas, l'Image demeurait gravée, pour le jour où elle pourrait revivre.

Sans ralentir ni hâter Sa marche, apportant à tous Sa Miséricorde, le Fils de Dieu S'en allait à la rencontre du destin des hommes.



Parfois aux heures sombres, quand tout chavire en nous, que les pensées se soulèvent

tumultueuses ou que l'esprit, flagellé de doutes, se dessèche comme au vent du désert, quand la trahison ou les remords nous harponnent, que la destinée se révèle implacable et les lendemains sans espoirs, surgit au plus profond de nous-mêmes un Christ silencieux.

Combien pauvres paraissent alors nos souffrances, combien petites nos inquiétudes, puis-qu'Il Se penche sur elles et que nous leur devons cette rencontre.

Nous pensions être isolés dans les tourbillons de la vie, broyés dans l'engrenage implacable des causes, et Il était là, près de nous... Déjà s'apaise la pensée meurtrie, s'ordonnent les faits à leurs limites exactes, s'aplanissent les difficultés. Du plan misérable et transitoire de la vie quotidienne, un regard de Lui nous a fait passer, en un moment bref tout chargé d'éternité, dans le royaume de Sa Paix.

Bibliographie

SEDIR. — HISTOIRE ET DOCTRINES DES ROSE-CROIX. — Grâce au succès de la souscription et à l'aide des Amis de Sédir, nous comptons faire paraître cet important ouvrage en mai prochain.

L'ÉDITEUR-GÉRANT : A.-L. LEGRAND, 2, rue du Point-du-Jour, Bihorel (S.-I.)

Imprimerie spéciale des Amis Spirituelles, 86, boulevard des Belges, Rouen